

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le chanoine Paul Saudan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 5-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2013



Le Chanoine Paul Saudan

Une vie apparemment toute simple, inscrite sur deux seuls panneaux : le premier comprenant l'enfance, les études, la recherche d'une orientation conforme aux appels de Dieu, puis le second, où, après les études théologiques et l'ordination sacerdotale, l'existence s'écoule tout entière à l'Abbaye dans un enseignement qui dure trente-sept années. Une vie sans complication apparente, sans éclat particulier, et qui aurait pu sombrer dans la banalité. Mais il y avait dans l'âme du chanoine Saudan un feu qui transcendait la monotonie des jours et qui fit de sa vie le foyer d'un merveilleux rayonnement. Les années s'accumulaient sans éteindre l'ardeur de son âme, et son enthousiasme demeure un exemple et une leçon.

M. Paul Saudan était né à Martigny-Ville, le 11 janvier 1897, dans une ancienne famille de la cité. Après ses études primaires, il se rendit au Collège Saint-Michel de Fribourg, où il fut condisciple du futur Mgr Charrière, puis à celui de Genève où il couronna ses études littéraires par le diplôme de maturité qu'il obtint en 1915 ; il n'avait alors que dix-huit ans. Il s'inscrivit ensuite à la Faculté de médecine de l'Université de Genève, puis à celle de Zurich. En 1921, il conquit son diplôme fédéral de médecin. Il entra alors comme interne à la policlinique de l'Hôpital cantonal de Genève où, durant trois ans, il se dépensa avec un dévouement constant. Les malades appréciaient sa bonté reconfortante et on lui reconnaissait un diagnostic très sûr.

En même temps qu'il se dévouait ainsi au service des malades, il poursuivait des études philosophiques et littéraires et, surtout, il aimait à étudier les problèmes

religieux. Chaque semaine, il rencontrait l'abbé Journet, aujourd'hui cardinal, pour discuter de ces questions : ainsi naquit une « fervente et incomparable amitié », comme on l'a dit, que seule la mort interrompra. Durant ces mêmes années, M. Saudan passait la plupart de ses jeudis et dimanches après-midi avec M. Robert-Benoît Cherix qui enseignait alors la philosophie et le latin au Collège Florimont : ensemble ils faisaient de la musique, étudiaient le russe, visitaient les expositions, commentaient les poètes. Ces souvenirs d'un passé très cher, la mort de M. Saudan les a ravivés dans la mémoire de M. Cherix qui a bien voulu les rappeler dans une lettre à M. le Prieur. M. Cherix, qui devint plus tard professeur à l'Université de Fribourg, évoque avec émotion « ce passé défunt, mais fécond et étincelant »...

M. Georges Haenni, directeur du Conservatoire de Sion, évoque aussi ces années genevoises durant lesquelles il se rencontrait avec M. Saudan à l'orgue de l'église Saint-François « où, tous deux, dit-il, nous nous exercions. Nous nous étions compris par mille liens communs, et — plus tard — son entrée à l'Abbaye ne m'avait pas surpris tant j'avais été frappé par son sens élevé de la foi, son intuition des choses, son ardeur tout évangélique ».

L'église Saint-François était proche de son domicile (peut-être me permettra-t-on de dire aussi que nous habitions porte à porte et que, dès cette époque, se nouèrent entre nous des liens de haute estime et d'amitié profonde, qu'il me rappelait lui-même quelques jours avant sa mort). L'orgue n'était pas pour M. Saudan le seul attrait, ni même le principal, de cette église, car il y trouvait le cadre sacré où il aimait à prolonger sa méditation, et pour tous ceux qui le voyaient ainsi prier longuement devant le tabernacle, il n'y eut, en effet, aucun étonnement lorsqu'il demanda son admission à l'Abbaye de Saint-Maurice. Il y revêtit l'habit des chanoines le 31 mai 1924, jour mémorable où l'Abbaye célébrait avec enthousiasme la fête de Marie Médiatrice, ainsi que le vingt-cinquième anniversaire

de sacerdoce de Mgr Mariétan et le dixième de son épiscopat.

Ses études théologiques commencées à Saint-Maurice, M. Saudan les continua de 1926 à 1929 à l'Université de Fribourg. Le 14 avril 1929, il recevait, à Saint-Maurice, l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Netzhammer, bénédictin d'Einsiedeln, ancien Archevêque de Bucarest et ami de l'Abbaye.

Le 22 août suivant, Mgr Mariétan qui, selon son expression, avait discerné dans le chanoine Saudan « un homme de Dieu », le chargeait de la direction du Noviciat et du cours d'exégèse à l'école abbatiale de théologie, fonctions qu'il exerça durant un an. En même temps, M. Saudan commençait au collège un enseignement qui se poursuivait inlassablement jusqu'à ses derniers jours. Il fut professeur de religion et de latin ; mais c'est surtout à la langue et à la littérature grecques qu'il voua toute son attention et ses forces. Il affectionnait cette langue qui était pour lui non seulement la langue de la philosophie et de la tragédie classique, mais aussi la langue la plus précise de toutes et la plus musicale. Ceux de ses élèves qui poursuivirent leurs études de lettres bénéficiaient d'une préparation qui fut remarquée et dont nous avons plus d'une fois recueilli l'éloge dans les milieux universitaires. Ses jeunes confrères lui vouaient aussi une vive gratitude pour l'enseignement qu'ils avaient reçu de lui, et l'un d'eux pouvait dire plus tard qu'il avait vécu toute sa vie des commentaires donnés par M. Saudan sur l'Épître aux Hébreux. Ses cours, il les préparait avec soin et sa ponctualité pour les donner était proverbiale.

Ce fut pour lui une sorte de récompense lorsque, plus tard, il retrouva quelques-uns de ses élèves parmi les écrivains d'aujourd'hui. L'un d'eux, Maurice Chappaz, lui a consacré, dans *Treize étoiles*, un émouvant éloge dans lequel, après avoir rappelé la stature de ce maître qui ne manquait pas d'une certaine majesté, il définit avec bonheur ce qu'était sa pédagogie : « Il enseignait le grec et le latin. Son rôle était de créer des esprits. Son enseignement était précis, érudit, solide.

Aucune technique n'était sacrifiée. Mais, en plus il y avait la passion. Pas un exemple de grammaire qui n'était mis en relation avec un fait vivant. Le langage nous menait à la culture. J'ai cru aux grands hommes de la Grèce comme on croit à sa propre âme... Il y eut donc cet enseignement. Et si nous devenions habiles en thèmes et versions, nous l'étions assez pour qu'il soit permis de nous découvrir en classe Ramuz ou Dostoïevski par exemple. Tout le *Règne de l'Esprit malin* nous fut lu en Troisième latine, d'une voix sifflante, interjective, inspirée. Et un portrait de Ramuz exalté et véridique nous était donné par ce maître qui n'enseignait pas le français... c'était de surcroît. Nous étions guidés par lui aussi à travers les *Frères Karamazov* et *Crime et Châtiment*. Voilà ce qui était merveilleux : cette unité et cette ouverture. Le monde de la nature élargi et le surnaturel auquel nous étions presque obligés d'accéder, et d'accéder sans rupture. »

Le cher défunt était aussi un savant musicologue et un habile pianiste, et il trouvait dans l'harmonie des sons une joie qui s'alliait en lui à celle que suscitait la magnificence du verbe ou l'envol de la poésie. Ce fut assurément pour lui une source de satisfaction qu'il apprécia lorsqu'il fut chargé d'initier les élèves à l'histoire de la musique et à l'esthétique musicale dont il leur faisait goûter les enchantements artistiques et spirituels.

« La musique était en lui, écrit M. Maquignaz. Et non seulement la musique : tout habitus artistique qui le rendait sensible à toute beauté. Il frémissait, littéralement ; il avait des enthousiasmes expressifs qui se moquaient — avec combien de raison — du sourire que pouvait engendrer cette expression. Ses confrères l'en ont certainement blagué plus d'une fois, mais non sans en ressentir eux-mêmes quelque chaleur. Et les étudiants plus encore — cet âge est sans pitié —, mais j'en sais plus d'un qui témoignerait aujourd'hui avec émotion combien le chanoine Saudan a su le rendre perméable aux belles choses qu'il n'aurait peut-être jamais discernées et prisées sans ces leçons et ces témoignages. »

Parmi les multiples orientations de son esprit, il faudrait mentionner encore la philatélie, dont il tenait avec compétence et un soin parfait la collection abbatiale.

Malgré le trésor de ses connaissances, M. Saudan était demeuré fidèle à l'humilité et à la simplicité, se faisant pour tous un conseiller judicieux et toujours accueillant ; ceux qui s'adressaient à lui appréciaient à la fois son sens pratique, la profondeur de ses réflexions et la bonté rayonnante de son âme. Il aimait à dire : « C'est pendant qu'on est en santé qu'il faut prier pour le temps où la maladie ne permettra plus de prier assez. » Il aimait la justice, combattait partis pris et préjugés et cherchait à répandre toujours plus de compréhension. Un historien écrivait récemment que l'histoire véritable doit moins juger et condamner que chercher à comprendre. Cette réflexion eût sans doute enchanté le chanoine Saudan. Il aimait la nature dans laquelle il admirait l'œuvre grandiose du Créateur, et son admiration s'étendait aux oiseaux dont le gazouillis avait pour lui une valeur musicale : il s'y était si fort accoutumé qu'il reconnaissait les diverses familles d'oiseaux à leur seul langage.

Depuis longtemps, hélas ! sa santé était délicate et plusieurs fois déjà il avait dû se soumettre à des interventions douloureuses. Une fois de plus, en ces dernières semaines, la souffrance l'éprouvait, mais il tint à accomplir sa tâche de professeur jusqu'à la dernière heure du trimestre qui précéda Noël. Quand il dut partir pour se rendre à l'Hôpital cantonal de Lausanne, il n'ignorait pas la gravité de son cas et, se recommandant à la prière de ses confrères, il disait : « Je ne sais pas si je reviendrai. » Néanmoins, il frappa ceux qui le virent en ces dernières heures par la sérénité de son âme et le sourire tout de bonté qui illuminait son visage. « Je souffre, avouait-il, pour l'Abbaye, pour tous les confrères. » C'est dire combien il les aimait. L'heure de Dieu est venue. Le chanoine Saudan s'est endormi dans la paix du Seigneur le vendredi 30 décembre dans la soirée, et sa mort, bien qu'elle ne constituât pas une surprise, affligea profondément tous ses confrères qui

avaient suivi avec une inquiétude croissante l'évolution de la maladie. Celle-ci « a eu raison de son corps, écrit M. Maquignaz, mais elle a libéré son âme. Nous restons tristes et nous nous sentons appauvris à la pensée que jamais plus nous ne pourrions nous réchauffer aux enthousiasmes de Paul Saudan. Mais, en apprenant sa " libération " je me suis mis à imaginer — quelle stupide entreprise ! — quelles avaient pu être les réactions du chanoine Saudan découvrant les mystères de l'éternité. Je l'ai vu, le visage irradié, secouant sa chevelure léonine et s'écriant : C'est beau ! Mon Dieu, que c'est beau ! »

Ses confrères garderont longtemps le souvenir de sa grande âme et leur douleur est partagée par les très nombreux amis qu'il s'était faits au cours de ses études, puis pendant les trente-sept années d'un professorat étonnamment fécond. Des témoignages nombreux de leur estime et de leur peine sont parvenus à l'Abbaye : tous relèvent la qualité exceptionnelle de son âme claire, chaleureuse, rayonnante. Un camarade de classe, l'ingénieur Charles Desfayes, se remémore « beaucoup de vieux et d'émouvants souvenirs » tels que des courses de montagne, mais il se souvient surtout de la lecture faite ensemble d'auteurs qu'ils aimaient particulièrement : Ernest Hello, Paul Bourget, Léon Bloy et d'autres, et cette énumération dit assez l'élévation des pensées qui animaient Paul Saudan et son ami au temps de leurs études.

Parmi tous les messages reçus, les plus émouvants sont sans doute ceux de ses anciens élèves, tout remplis de gratitude. Nous en détachons celui-ci : « Le chanoine Saudan avait un rayonnement tout particulier dont la source se trouvait dans sa foi profonde et dans le don total de son existence au Seigneur. Nombreux sont les jeunes qui, comme moi, ont été touchés par le sacerdoce généreux de ce prêtre qui a su montrer aux autres le sens d'une vie authentiquement chrétienne. » C'est un témoignage de même qualité que donne Maurice Chappaz lorsque, parlant du rayonnement sacerdotal de M. Saudan, il écrit ces lignes justement

exigeantes : « Chez le prêtre, j'ai toujours aimé ce que lui et ses confrères de l'Abbaye acceptaient : d'être d'une certaine manière distants et différents de nous. C'est pourquoi ils nous étaient si proches ! Puis-je l'écrire : nous voulons avoir à faire à des pères spirituels (oui, immolés par leurs vœux difficiles, tendus par une intransigeance pour tout ce qui regarde le monde et joyeux enfin d'être des contemplatifs). Intransigeants ? Parfaitement, avec l'esprit de révolte chrétien qui nous aide à respirer, mais des pères plutôt que des " frères " que nous aurons vite jugés s'ils regrettent de ne pas être des laïcs encore plus dynamiques que nous-mêmes, par-dessus le marché moins instruits peut-être. »

Et nous terminons ces quelques notes par une parole de réconfort que nous trouvons dans un autre témoignage : « Dans notre tristesse, nous avons tout de même des motifs d'être consolés. Je ne doute pas que le chanoine Saudan soit aujourd'hui comblé sans limites par Celui auquel il a totalement consacré sa vie. Quant à nous, nous aurons au ciel un intercesseur et un ami de plus, dont l'action sera encore plus efficace. »

Léon DUPONT LACHENAL